

24 images

24 iMAGES

Le lieu du crime

Mon amie max de Michel Brault

Gérard Grugeau

Number 72, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23107ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1994). Review of [Le lieu du crime / *Mon amie max* de Michel Brault]. *24 images*, (72), 60–61.

LE LIEU DU CRIME

par Gérard Grugeau

La douleur est au cœur du dernier film de Michel Brault et le corps de l'actrice principale (Geneviève Bujold) en constitue le territoire habité, le vecteur privilégié. Corps d'une femme à moitié nue (voir l'affiche) repliée sur le drame de sa vie: un ventre fécond soudainement

privé du fruit de ses entrailles (belle séquence de l'arrachement du bébé à la mère). Corps-visage ravagé par un deuil étale qui se refuse à mourir et qu'une énigmatique paire de lunettes noires soustrait aux regards indiscrets. Noires comme la lourdeur du fardeau à porter, mais aussi noires comme la nuit qui contient la promesse de l'aube et donc, la promesse d'une vie renouvelée, «imparfaite, mais préférable au silence», comme il est dit dans l'épilogue du film. Corps-fétiche enfin d'une actrice fantasmatique (l'une des seules «stars» de notre cinéma national), exilée comme son per-

sonnage de mère dépossédée et qui revient sporadiquement au pays (*Dead Ringer*, *Les noces de papier*) hanter les limbes de notre imaginaire en mal d'héroïnes. Est-il utile de préciser ici que, fidèle à son immense talent, Geneviève Bujold (et Johanne McKay dans le rôle de Max adolescente) porte le film sur ses épaules et que, saisie dans la pleine maturité de l'âge, sa seule présence «couverte de pleurs et de blessures» habite littéralement le récit pour l'ancrer dans l'émotion.

Et pourtant, car il y a un pourtant, *Mon amie Max* n'emporte pas vraiment l'adhésion. Ce n'est pas tant la mise en scène attentive et feutrée de Michel Brault qui est en cause ici que le scénario en panne de possibles signé Jefferson Lewis. Après les convaincantes *Noces de papier*, on attendait beaucoup des retrouvailles du tandem. Peut-être trop. Certains se sont toutefois laissés séduire puisque *Mon amie Max* remportait récemment le Prix du meilleur scénario dans le cadre des Rendez-vous du cinéma québécois. On mettra à l'actif du film un solide travail de documentation sur la question de l'adoption au Québec dont Jefferson Lewis a hérité et qu'il tente de transposer ici sur le terrain miné de la fiction. Méthode de travail qui renvoie bien sûr à la tradition du direct, dont Brault fut l'un des chantres généreux, et qui confère au récit sa dimension sociale tout en dressant un tableau somme toute assez convenu et poussiéreux du Québec frileux des années 60. À travers le récit d'amitié de Max et de Catherine, deux femmes musiciennes qui se connaissent depuis l'enfance, et le drame de l'une d'entre elles qui tombe enceinte au sortir de l'adolescence et revient 25 ans plus tard sur «le lieu du crime» pour retrouver le fils que les âmes bien pensantes de l'époque lui ont arraché, Lewis et Brault dénoncent sans acrimonie un fait de société porteur de cicatrices profondes. D'un bout à l'autre, le regard demeure foncièrement humain, exempt de tout jugement. Malheureusement, trop systématique et paresseux dans l'utilisation de ses ressorts dramatiques (séquence de l'entrée par la fenêtre et des confidences sur l'oreiller qui se répète à l'âge adolescent et à l'âge adulte, tout comme la séquence de l'attrait du vide), trop prévisible dans son dénouement (l'inceste involontaire que l'on voit arriver sur nous comme l'entrée du train en gare de La Ciotat, tout en pensant à *Trois places*



«Corps-visage de Max (Geneviève Bujold), ravagé par un deuil étale.»



PHOTOS: ROGER DUFRESNE

«Geneviève Bujold, saisie dans la pleine maturité de l'âge, porte le film sur ses épaules.»

pour le 26 de Jacques Demy), le scénario de Lewis ne pousse jamais les personnages dans leurs retranchements et s'inscrit constamment en deçà de l'émotion qu'il voudrait susciter. Par excès de pudeur, le film se refuse à jouer à fond la carte du mélodrame, là où il aurait peut-être trouvé son terrain d'expression le plus fertile. La voix de la narration — le drame nous est conté par Catherine, l'amie de toujours (lumineuse Marthe Keller) — relance mollement un récit qui ne livre que parcimonieusement l'acmé de ses affects. Et si le personnage de Michel Rivard introduit un supplément d'âme l'espace de quelques séquences, il est vite relégué au statut de faire-valoir sans que nous ayons eu véritablement la chance de pénétrer dans le secret de son intimité dévastée. À défaut, le spectateur s'accroche aux splendeurs hivernales du comté de Charlevoix ou à la photogénie revisitée

d'un Québec cerné par les glaces, lieu originel endormi sur ses crimes inavouables. Mais, même dans ses échappées salutaires sur l'extérieur et malgré ses nombreux points d'ancrage du côté de la vie (le chef d'orchestre ouvert à la «musique de nègres», les fières révoltes de l'adolescence, la puissance subversive et la transcendance de la musique, la renaissance du personnage de Bujold), *Mon amie Max* dégage un climat mortifère, comme si la douleur qui en constitue le point nodal avait contaminé toutes les strates du récit. Même Québec décrétée ville morte (question de budget?) n'a plus qu'à se mirer narcissiquement dans le miroir de sa beauté altièrre. Quoique plus appropriée pour les séquences d'un passé placé sous le signe de l'étouffement moral, la photographie de Sylvain Brault irrite souvent par ses partis pris esthétisants et encarcane le film dans une imagerie parfois désuète (le générique

en noir et blanc) et à la limite de l'afféterie. Au sortir de la projection, le sombre et beau visage de Geneviève Bujold n'en continue pas moins de hanter nos mémoires, comme s'il symbolisait métaphoriquement à lui seul le paysage intérieur d'un pays en devenir (Max s'exile en 1967, l'année de l'exposition universelle et de la grande ouverture du Québec sur le monde) paysage-visage revenu aujourd'hui de toutes les illusions et tenté par une douce amertume, mais néanmoins encore résolument tourné vers l'avenir. ■

MON AMIE MAX

Québec-France 1994. Ré.: Michel Brault. Scé.: Jefferson Lewis, avec coll. de Guy Fournier. Ph.: Sylvain Brault. Mont.: Jacques Gagné. Mus.: François Dompierre. Int.: Geneviève Bujold, Marthe Keller, Marie Guillard, Rita Lafontaine, Véronique Lefflaguais, Johanne McKay, Michel Rivard. 90 minutes. Couleur. Dist.: C/FP.